

Encre pays, CDK mentionne Gardeil.

p. 4 → voir note : le sujet de ce cours = l'évol. en Qic de la nature

pp. 1 à 12

p. 15

CAVIA

Camierie - 1937 -

sous les auspices de  
l'ACFAS et  
la Société Thomiste de l'Un. d'Ottawa

UNIVERSITY OF OTTAWA  
Field of Study - Botany (Plant)  
ENGLISH

Subject of Thesis or Dissertation - and of work on the University

## L'indéterminisme et le problème philosophique de l'évolution

Les scolastiques croient le plus souvent que tout évolutionnisme tend à se passer du Créateur autant que possible, sinon totalement. Cela est vrai de certains évolutionnistes, mais il ne faut pas juger les théories par les abus qu'on peut en faire. D'ailleurs, la position que je vais défendre ~~n'est~~ n'a rien d'original quant au fond, elle ne diffère pas essentiellement de ~~celle soutenue par le regrette père Gardeil dans~~ de celle soutenue par le regrette père Gardeil dans la Revue Thomiste vers la fin du 19e siècle. Il est d'ailleurs impossible de lire S. Thomas, sans en arriver à une même conclusion.

Disons tout de suite que si l'idée de l'évolution nous paraît attrayante, ce n'est parce que nous désirons nous passer de l'intervention créatrice partout où cela est possible, mais au contraire, parce que nous voyons ~~travailler~~ cette puissance créatrice de Dieu travailler le plus profondément là où les causes créées sont le plus causes. Vu du côté de la créature, Dieu est plus profondément cause de nos actes libres, qui sont le plus nôtres, que de toute autre chose en nous. Et si nous rejetons ce que l'on appelle à tort "créationnisme", c'est parce que celui-ci ne nous donne qu'une conception barbare de la création, parce que de toutes les formes d'évolutionnismes plus ou moins orthodoxes, il ~~est le plus barbare~~

n'y en a pas une seule qui enlève plus à Dieu que lui:  
de tous les évolutionnisme il est le moins créationniste.  
En d'autres termes, si nous avons horreur du créationnisme,  
c'est parce qu'il n'est pas assez créationniste.

Avant de passer à l'aspect particulier du problème  
qui nous occupera aujourd'hui, je voudrais justifier  
ma position générale en cette matière.

J.

De façon trop générale, les philosophes aussi bien que les savants s'arrogent le droit de confondre leurs domaines respectifs, et le conflit autour du problème de l'évolution en est un exemple frappant.

Ce conflit est fondé dans une erreur d'ordre méthodologique. La science expérimentale et la philosophie s'établissent à partir de deux points de vue essentiellement différents. Les termes dont on se sert dans ces savoirs sont profondément équivoques. Ainsi le terme même d'évolution a un tout autre sens en biologie expérimentale et en philosophie de la nature, comme nous le verrons dans la suite.

La science, qu'elle soit philosophique ou expérimentale, s'efforce ~~de ramener le plus complexe au plus simple~~ de ramener le ~~plus~~ complexe au plus simple. C'est là un principe fondamental de toute science. Mais il faut s'entendre sur la signification du terme "simple". La nature de la simplicité à laquelle on doit tout ramener différenciera profondément les savoirs. Or, il est facile de démontrer que ce que nous appelons "simple" en science expérimentale est inversement proportionnel à ce que nous appelons simple en philosophie. En science expérimentale, une pierre est beaucoup plus simple qu'une cellule; le va-et-vient d'un piston ou la course d'une auto sont beaucoup plus simples que le bond d'une panthère qui se jette sur sa proie. De tous les êtres qu'étudie la science expérimentale l'homme est incontestablement le plus complexe. Or en philosophie, c'est tout le contraire. *qui n'est pas* L'homme, l'être au point de vue expérimental le plus complexe, est en philosophie de la nature le plus simple. L'animal est plus simple que la plante. Dans cette perspective, l'atome, p.ex., est infiniment plus complexe que la pensée, si complexe en psychologie expérimentale. Et en métaphysique, la cause explicative de tout être, c'est l'acte pur, simplicité absolue.

En d'autres termes: la simplicité expérimentale est inversement proportionnelle à la simplicité ontologique. C'est dire qu'il est essentiel à la science expérimentale d'expliquer le supérieur par l'inférieur. Et notez bien que je dis "expliquer". Car on pourrait objecter que Bohr, par exemple, s'est servi d'une image macroscopique pour expliquer la structure de l'atome qu'il comparait à un système planétaire. Cependant, l'explication ne consistait par dans la comparaison, ni dans l'image, mais dans la dérivation de l'image d'un minuscule système planétaire à partir des éléments de l'atome.

Appliquons maintenant ce principe au problème de l'évolution. expérimentale

Nous pouvons dire d'avance que si une explication/ de l'homme est possible (c.à d. s'il existe une biologie humaine expérimentale) elle consistera. à l'étudier dans la perspective de ce qui est expérimentalement plus simple que lui, non pas pour identifier entre eux le complexe et le simple, mais pour dériver l'un de l'autre. ~~Elle~~ La science expérimentale de l'homme s'efforcera de reconstruire sa complexité moyennant des entités qui ne sont pas spécifiquement humaines.

Il est donc tout naturel que le savant cherche à dériver l'homme de l'animal, celui de la plante, et à voir toute la hiérarchie des espèces naturelles s'ériger dans le sens d'une organisation toujours croissante et plus complexe.

Or, la paléontologie nous apprend que cette dérivation n'est pas simplement logique, mais qu'elle s'est réalisée au cours de l'histoire: que les types organiques les plus complexes et les plus élevés en organisation sont apparus les derniers. Par ailleurs, la constatation de mutations profondes, dans lesquelles l'individu d'une espèce produit un individu d'une autre, individu dont les caractères seront désormais héréditaires, nous montre comment cette évolution a pu se réaliser par ruptures brusques se terminant en certains cas à des types supérieurs, même si la plupart des mutations observées sont régressives. La théorie des gènes nous fournit une explication très cohérente de ces mutations moyennant lesquelles s'est érigée la hiérarchie des espèces naturelles, comme on peut le voir dans les travaux récents de Guvénot, d. X.

Mais le sujet de ce cours n'est point l'évolution en sc. exp. mais l'évolution en phil. de la nature, et plus spécialement en phil. de sciences. — Avant d'aborder ce problème d'un ~~point~~ plus restreint, je voudrais tout d'abord justifier ma position générale en cette matière, pour ceux d'entre vous qui auraient déjà étudié

5

Par ailleurs, la constatation de mutations profondes, dans lesquelles l'individu d'une espèce produit un individu d'une autre espèce dont les caractères seront désormais héréditaires, nous montre comment cette évolution a pu se réaliser par ruptures brusques, qui se terminent exceptionnellement à des types supérieurs. Je dis exceptionnellement, car la plupart des mutations sont indifférentes ou régressives. Mais il ne faut pas chercher l'intention de la nature dans ce qui a lieu ut in pluribus. Elle produit des hommes médiocres ut in pluribus, or ceux-ci ne sont certainement pas de l'intention dernière de la nature. Si par exception nous entendons un phénomène qui s'écarte de la majorité, les réussites de la nature doivent être considérées comme des exceptions. Les mutations se produisent au hasard, c'est à dire qu'aucun individu d'une espèce n'est spécialement privilégié. Elles sont d'amplitude quelconque, c'est à dire qu'elles ne décrivent pas une trajectoire unique, et elles ne sont pas régulières à la façon de la série des nombres entiers. Elles semblent suivre la loi des grands nombres.

N'ayant aucun caractère adaptatif, les unes sont favorables, d'autres indifférentes, et lorsqu'elles sont de grande amplitude, elles réalisent de véritables monstruosités héréditaires. La nature débordante et prodigue est soumise à une loi, à une mesure, qui fait dévier ses explosions trop violentes. L'évolution nous rappelle les essais et erreurs de l'apprenti. La vie en expansion se meut toujours sur le bord



*l'existence du monde n'est pas d'actualité, mais la possibilité même du fait même de l'être.*

17

Partons du principe général absolument certain que l'intelligence est la raison d'être absolue de toute créature possible. Car seule une créature intellectuelle est capable d'un retour à son principe qu'est Dieu; de sorte qu'un être qui n'est pas doué d'esprit, ne peut avoir en lui-même sa raison d'être et qu'il est essentiellement ordonné à autre chose.

C'est dire que notre univers d'espace-temps avec tout ce qu'il contient, est essentiellement ordonné à l'homme, qui est la seule créature intellectuelle cosmique possible.

Il est donc impossible de comprendre le monde en dehors de la perspective de l'humanité. Cela veut dire qu'une intelligence quelconque contemplant notre univers ~~au moment où~~ il n'y a en lui aucun être intellectuel, voire aucune vie, pourrait cependant prédire infailliblement l'existence de l'homme. Il sait d'avance qu'il faut dans ce monde une intelligence; il sait que cet intelligence ne pourra prendre conscience que par le choc d'autres choses extérieur à elle, et cependant ~~aux~~ ~~aux~~ d'ordre cosmique, c'est à dire corporel. Partant l'homme sera doué de sens qui conditionnent le contact de son intelligence avec le dehors. L'homme sera donc animal.

Supposons toujours qu'il n'y ait dans l'univers aucune vie. Qu'est-ce qui empêche la vie de se manifester dans le monde, étant donné qu'il est essentiellement ordonné non seulement à une vie quelconque, mais à la vie de l'intelligence? Pourquoi n'y a-t-il point d'êtres animés, étant donné que l'âme est la fin de tout ce qui existe dans la nature?

Qu'est-ce qu'une <sup>âme</sup>? On la définit "actus primus corporis physici organisati": l'acte premier d'un corps organisé. Que suppose cette organisation? Elle suppose détermination de la matière. Si donc il n'existe aucune vie, c'est que la matière n'est pas suffisamment organisée.

Où se trouve la vie à susciter dans le monde? D'après la philosophie aristotélicienne et thomiste toutes les formes matérielles possible sont d'avance contenu dans la puissance de la matière première. Il ne faudra donc point de création pour susciter des vivants dans le monde.

Cela veut dire qu'un être inorganique, composé de matière et de forme, contient dans la puissance de sa matière des formes qui extraites d'elle seront des âmes.

La vie à susciter dans le monde ne vient donc point du dehors: il faut l'extraire des entrailles du monde, en organisant la matière.

L'inorganique ne pourra extraire de lui-même la vie: il ne pourra engendrer la vie: car la génération consiste à produire un semblable: generatio est origo viventis a vivente in similitudinem naturae. D'autre part, il ne peut pas être cause



84

efficacite d'un effet qui le dépasse. La suscitac on de la vie ne pourra donc se faire par voie de génération univoque.

Allons nous en conclure que l'évolution sera désormais impossible? Cela dépend de l'idée que nous nous sommes fait de la nature.

~~xxxx~~

A l'intérieur de la nature même il n'existe aucune cause suffisante à pousser le monde à la montée. C'est entendu. Par ailleurs, il faut en arriver à la vie, et tout d'abord à une vie qui est déjà potentiell ment en elle. ~~xxxxxx~~  
~~xxxxxx~~ La matière première n'est autre chose qu'une exigence de la vie.

QU'allons nous faire? Allons nous nier cette relation transcendente de la matière à la vie? Cela serait absurde. Si le monde est ordonné à la vie, s'est qu'il existe quelque part une cause suffisante à la susciter.

Dans la Somme Contre les gentils, S.Thomas établit tout d'abord que l'appetitus materiae, le désir qu'est la matière première, est un désir de l'âme humaine: Ultimus generationis totius gradus est anima humana, et in hanc tendit materia sicut in ultimam formam.

Mais comment peut on réaliser cette tendance de la matière? Nihil enim secundum propriam speciem agens intendit formam altiore sua forma. Jamais l'être qui agit conformément à son espèce propre ne cherche à réaliser une forme supérieure à la sienne; car tout agent tend à produire un être qui lui ressemble. Corpus autem celeste, secundum quod agit per motum suum, intendit ultimam formam, quae est intellectus humanus; quae quidem est altior omni forma. Or selon qu'il agit au moyen du mouvement qui lui est propre, le corps céleste tend à réaliser la forme dernière, c'est à dire l'intelligence humaine, qui est de toutes les formes la plus noble.

S.Thomas, va-t-il en conclure que cet appétit de la matière ne peut être réalisé, étant donné qu'il n'existe à l'intérieur de la nature aucun agent suffisamment parfait? Point du tout. Corpus igitur celeste non agit ad generationem secundum propriam speciem sicut agens ~~xxxxxxxx~~ principale, sed secundum speciem alicujus superioris agentis intellectualis ad quod se habet corpus celeste sicut instrumentum ad agens principale. Agit autem coelum ad generationem secundum quod movetur. Movetur igitur corpus coeleste ab aliqua substantia intellectuali. Donc le corps céleste n'agit pas conformément à son espèce propre et en qualité d'agent principal pour produire la génération des êtres, mais son action est déterminée par l'espèce d'un agent supérieur, qui est l'agent principal et dont le corps céleste n'est que l'instrument. Or l'action du ciel par laquelle il produit la génération des êtres consiste dans le mouvement.

9 8  
qu'il reçoit. Donc le moteur du corps céleste est une substance intellectuelle.

*d'une ascendance*  
Dans cet argument, S. Thomas se sert justement de la nécessité ~~de l'évolution~~ pour démontrer que la nature est ouverte sur un monde spirituel, qui explique en même temps comment cette évolution pourra se réaliser.

Mais les scolastiques modernes, sacrifiant cette perspective ontologique qui ne peut que paraître barbare aux yeux des scientists, préfèrent adopter une position plus naturaliste, sans doute par une espèce de snobisme comprometteur dont ils deviennent victimes lorsqu'il s'agit de s'entendre avec le savant.

Dans cette conception de S. Thomas nous avons donc une cause matérielle et une cause suffisante à expliquer l'évolution.

Mais il existe encore deux objections très graves auxquelles nous devons répondre avant d'aborder l'aspect particulier de l'évolution qui nous occupera *aujourd'hui* ~~ce soir~~. On prétend que le transformisme est impossible parce que toute forme est par définition indivisible, et que dès lors elle ne peut se transformer dans une autre.

C'est entendu. Mais cette objection témoigne d'une ignorance totale de l'hylémorphisme. Dans le processus de génération, ce n'est pas une forme qui se transforme dans une autre: elle consiste à extraire de la puissance d'un composé antérieur une nouvelle forme. Et je répond encore par S. Thomas: In hoc videntur fuisse decepti quia attribuebant fieri propriae istis formis. Ils se sont trompés parce qu'ils croient qu'il faut attribuer le devenir aux formes mêmes... cum tamen fieri non sit nisi compositi, cujus etiam propria est esse. Le devenir n'est pas dans la forme, mais dans le composé. Unde et fieri dicuntur (formae) non propria factione sed per factionem suppositorum, quae transmutantur transmutatione materiae de potentia in actum. Et S. Thomas parle ainsi dans l'article même où il se demande si l'âme de la plante et l'âme de l'animal sont produites par voie de création.

Or en quoi consiste cette préparation d'un composé en vue de ~~xxx~~ susciter un composé ~~supérieur~~. Cette ascension est réalisée par ce que nous appelons en philosophie de la nature l'altération, notion qui fait pour ainsi dire totalement défaut dans nos manuels de philosophie. L'altération se termine dans une disposition ultime nécessitante qui appelle la transformation substantielle.

Tout le processus de l'évolution consiste donc dans la production ~~de cette~~ d'une ultime disposition qui appelle naturellement la création de l'âme spirituelle de l'homme.

L'évolution n'est donc autre chose que le processus d'organisation toujours croissante effectuée par éduction de composés toujours plus parfaits et plus hétérogènes de la puissance de la matière de composés moins parfaits, non pas par voie de

10 6  
génération univoque, mais par génération équivoque rendue possible grâce à cette impulsion spirituelle qui répond au désir essentiel de la matière première d'être libérée des formes dont elle est toujours pregnante, et d'être organisée par voie d'altération en passant par toute la hiérarchie des espèces naturelles, jusqu'à atteindre à cette ultime disposition nécessitante qui appelle naturellement la création de l'âme humaine.

L'évolution n'est autre chose qu'un immense effort de la nature soutenu par une pression spirituelle exercée sur elle à se disposer et à faire ce dernier appel ~~xxxxxx~~ auquel répond le créateur par la création de l'âme à laquelle l'univers entier est profondément ordonné.

Il reste un point délicat à développer: peut-on dire que le corps humain est ainsi un produit d'évolution? Résolument non. Car le corps humain n'est humain que par sa forme substantielle, l'âme, immédiatement créée par Dieu qui répond à cette ultime disposition nécessitante. En créant l'âme, Dieu fait pour ainsi dire le corps. Cependant, cette constitution du corps humain répond directement à la disposition précédente. Il y a, il est vrai, une résolution jusqu'à la matière première dans ce passage d'un être à l'autre, mais cette résolution n'est point répartie dans le temps: génération et corruption coïncident dans un même instant du temps. De sorte qu'au point de vue temporel nous pouvons dire que lorsque il y a une ultime disposition *il* ~~est~~ déjà âme. Il n'y a ici qu'une antériorité de nature.

Ces précisions sont essentielles, et je n'oserais jamais parler d'évolution sans les faire. Je ne répondrais jamais par un oui ou non à la question ~~xxxxxx~~ "êtes vous évolutionniste". Je répondrais, "quel que soit votre avis, ce n'est ~~xxxx~~ certainement pas le mien." On ne répond pas par un oui ou non: on répond par un cours de philosophie. Ceux d'entre vous qui n'auraient pas fait d'études philosophiques ~~ont~~ viennent de constater qu'il en est bien ainsi, et que ce que je viens d'exposer n'a pas beaucoup de sens. J'espère même que vous avez eu cette impression: car si ce que disais semble manquer de sens, vous avez aussi constaté que c'était compliqué; que s'il est possible d'y faire un débrouillement, *il* sera difficile.

*débrouiller quelque chose*



On peut donc considérer notre univers comme un élan vers l'intemporalité, puisqu'il tend vers la forme simple de l'homme dont l'existence est en elle-même immobile. On peut le considérer comme un élan vers l'intelligence dans laquelle l'univers se compénètre et réalise ~~xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx~~ un retour à son premier principe. Tendant vers la détermination essentielle, il tend implicitement vers cette indétermination positive qu'est la spontanéité qui se réalise pleinement dans la liberté. Partant on peut le considérer comme élan vers la liberté. C'est dans la liberté que la nature, qui est determinatio ad unum ~~xxxxxxxxxxxxxxxx~~ trouve son épanouissement. Et en tout cela le monde tend au fond à se libérer de cette indétermination que le sépare de lui-même.

Considérons donc l'univers à ce triple point de vue. Et l'étudierons dans la perspective de la philosophie des sciences: c'est à dire que nous tiendrons compte à la fois des données de la science expérimentale et de la philosophie de la nature.

11 B

Dans la théorie de l'expansion de l'univers de l'abbé Lemaître, la physique nous dévoile un monde qui à partir d'un immense atome primitif, ~~explose~~ dans lequel se trouve ~~en~~ramassée toute l'énergie actuellement dispersée, ~~fit~~ explosion. Nous sommes dans un univers qui se détend, et dont les fragments sont de plus en plus dispersés. Dans la loi de la dégradation de l'énergie, cette même physique nous montre un univers vieillissant. L'énergie, tout en restant quantitativement la même, est de plus en plus irréversiblement dégradée. Le monde tend vers un épuisement complet, vers un équilibre thermodynamique.

Dans la théorie des mutations, la biologie aussi voit la vie avancer par explosions successives. Mais à l'encontre de la dispersion appauvrissante du monde physique, la vie éclot par déhiscence, elle s'enrichit toujours. La fleur est un progrès sur son bouton.

Le poussin qui brise la coquille de son oeuf en poussant du dedans, nous fournit une image synthétique de la manière dont surgit la vie dans le cosmos. Le monde physique est comme la coquille de l'oeuf.

Regardant ces deux phénomènes inverses du point de vue de la philosophie des sciences, nous pouvons dire que c'est la poussée de la vie qui démonte l'univers au point de vue physique, qui use cet univers, et qui fait grossir l'espace.

Cheminant vers une organisation toujours plus intense, la désorganisation du monde physique n'est qu'un déchet du ~~monde~~ qui s'absorbe dans la vie. ~~Dans~~ ce resserrement, la biosphère se hausse au-dessus de la fragmentation de l'espace, et au-dessus de l'évanouissement du temps, qui n'en sont que cendre et fumée. A parler absolument c'est la vie qui, dans l'effort de se toucher dans une conscience, dans un centre de densité pure, dissémine l'espace-temps comme les eaux dispersées par la proue du navire.

La vie chemine à rebours de la diffusion du temps: elle est une espèce de triomphe sur l'éparpillement ~~du~~ ~~temps~~ du temps physique. C'est dans la conscience des animaux et des hommes que nous en trouvons le signe ~~manifeste~~ manifeste, et plus spécialement dans la mémoire. Le connaissant s'élève, en concentrant le passé et le présent, au-dessus du temps. Dans la connaissance, la vie s'élève au-dessus des conditions de l'espace. Un être connaissant est présent à lui-même, et s'assimile intentionnellement son entourage, alors que là où domine l'espace, les choses sont séparées les une des autres: ~~les~~ les unes totalement en dehors des autres.

Dans la vie, l'univers en expansion au point de  
vue physique, rebondit sur lui-même, constituant  
dans cette contraction des centres de plus en plus  
denses, des noyaux de plus en plus ~~compacts~~, aboutissant  
finalement à l'Homme dans lequel le monde a réussi  
à unir tous les degrés d'être cosmiques, et en la  
pensée duquel il se touche et se compénètre. Le monde  
tend à joindre en lui ses extrémités séparées par  
l'espace et le temps. Ce faisant, la nature projette  
toute cette hiérarchie d'espèces qu'étudient le  
paléontologiste et le biologiste. La théorie de  
l'évolution n'est en elle-même autre chose qu'une  
tentative de rejoindre le commencement des choses  
séparées de nous par le temps. Sans théorie de  
l'évolution le monde ne peut se connaître. profondément.

*Léonard*

donc

L'expansion de l'espace n'est<sup>elle</sup> aussi ~~qu'une~~ que le revers d'une contraction d'ordre ontologique. Dans la tendance à produire des êtres de plus en plus hétérogènes, la nature s'efforce de dépasser l'homogénéité de l'espace. L'hétérogénéité des parties qui de plus en plus se prononcent dans les vivants n'en est qu'un signe extérieur. Cette introversion croissante aboutit à la simplicité ontologique de l'âme humaine dont l'intelligence embrasse l'espace sans se mêler à lui. Non pas que le regard de cette intelligence le pénètre et l'enveloppe comme ~~le regard~~ d'un esprit pur qui contemple le monde du dehors. Accidentellement du moins l'intelligence humaine est liée à un coin de l'espace comme un arbre, avec cette différence très profonde que ce coin se déplace. L'homme est *par là comm* intermédiaire entre l'immobilité de l'esprit pur, et celle de l'arbre, conjointes grâce au mouvement local. Et c'est l'le sens profond de la locomotion des connaissant, qui désigne une certaine ~~libération~~ libération du milieu, et qui est ultimement au service de l'intelligence exploratrice. Car celle-ci, immobile en elle-même, doit pourtant parcourir le monde pour se l'assimiler. Le mouvement local répond ainsi à un besoin, mais il est aussi signe de perfection. Il faut même dire qu'absolument parlant, ce mouvement est essentiellement une tendance vers l'ubiquité, vers l'omniprésence, vers une espèce d'immensité.

Le mouvement local d'un point matériel comporte l'abandon de toutes les positions précédentes. Le déplacement d'un centre conscient, au contraire enrichit ce centre; il retient les ~~positions~~ précédentes qui sont ainsi toutes ensemble à l'endroit où il se trouve actuellement. Le mouvement local est ~~ainsi~~ un moyen de triompher sur la dispersion de l'espace.

Les progrès de l'aviation et de la navigation sont au fond, quelles que soient d'ailleurs l'intention de ceux qui les réalisèrent, ces progrès sont des conquêtes de l'intelligence. La vraie fin de la navigation n'est pas de transporter du café ou des épices, mais d'explorer le monde en vue de le ramasser en un point.

Tendant vers l'intelligence, les êtres tendent à se fermer de plus en plus sur eux-mêmes. Car l'intériorité est une condition d'assimilation du dehors et de possession vécue de soi-même. La nature tend à se communiquer à elle-même.

Dans l'idée que nous nous faisons de l'évolution, les êtres infrahumains sont essentiellement fonction de l'homme; toutes les natures infrahumaines sont par là ~~ouvertes~~ ouvertes les unes sur les autres, constituant dans cette ascendance un élan de plus en plus puissant vers l'homme. Cependant il ne faut pas en conclure que ~~cette~~ cette fonction se réduit à une pure canalisation de l'énergie spirituelle dont le cosmos est imprégnée.

implique les hommes de l'art pour leur à son tour la vision d'ensemble dans l'espace et le temps.

12. La hiérarchie en devenir  
a. Au point de vue espace-temps  
Un physique nous montre un monde qui se  
défait, qui se désintègre, un univers qui éclate  
comme un obus. <sup>Après la théorie des mutations</sup> La biologie aussi voit la vie  
se ~~enrichir~~ <sup>avancer</sup> par explosions successives.  
Mais, à l'encontre de la dispersion appauvrissante  
du monde physique, la vie éclot par déhiscence,  
elle s'enrichit. La fleur et un pignon sur son bouton.  
Le pousseur, qui brise la coquille de son œuf en  
poussant dedans, nous fournit une image  
synthétique de la manière dont surgit la vie  
dans le cosmos.

Regardant ces deux phénomènes inverses du  
point de vue de la philosophie des sciences, [en  
tenant compte des innombrables précisions sur  
lesquelles nous nous sommes appuyés dans les  
paragraphe précédents] nous pouvons dire que  
c'est la poussée de la vie qui démonte l'univers  
au point de vue physique. Non pas qu'elle suive  
cette dispersion, et qu'elle veuille s'emparer  
de l'espace en se déséminant avec lui. La  
vie a sa manière <sup>et plus profonde</sup> propre pour le tour de l'univers.  
~~propre~~. Cheminant vers une organisation toujours  
plus intense, la désorganisation physique n'est  
qu'un déchet du monde qui s'absorbe dans  
la vie. Sans ce resserrement, la biosphère se lasserait  
au-dessus de la fragmentation de l'espace, au-dessus  
de l'évanouissement du temps, qui n'en sort que cendre  
et fumée. À parler absolument, c'est la vie qui, dans  
l'effort de se toucher <sup>en</sup> dans un centre de densité pure,  
dissémine l'espace-temps comme les eaux dispersées  
par la proue du navire.

Les explosions de la vie se dirigent en sens inverse  
de la dégradation de l'énergie, comme les fragments  
d'un obus qui éclate, enregistrés sur un film  
cinématographique, rebroussés que l'on tourne à  
l'envers. ~~de l'explosion de l'univers~~

N. 7.16



Dans la vie, l'univers, en expansion au point de vue physique, rebondit sur lui-même, constituant dans cette contraction ~~des~~ des centres de plus en plus denses et serrés, des noyaux de plus en plus ~~compacts~~ ~~au point de se~~ compacts, aboutissant finalement à l'homme dans lequel il a réussi à unir tous les degrés d'être cosmiques, et en la <sup>pensée</sup> ~~totalité~~ ~~duquel~~ ~~il~~ se touche. <sup>le monde réel</sup> La ~~pression~~ <sup>pression</sup> spirituelle tend à ~~rejoindre~~ <sup>joindre</sup> les deux bords (du monde) séparés par le temps et tout ce qu'il entraîne avec lui.

27

En ce faisant, la nature projette toute cette hiérarchie d'espèce qu'étudient le paléontologiste et le biologiste.

NA

tituber

des espèces biologiques ne sont pas philosophiquement définissables. ~~C'est fait et c'est par conséquent sous somme~~  
~~impossible de définir les espèces.~~ Mais il y a à cela une raison objective. La philosophie-science, Scientia perfecta, ne peut atteindre que le nécessaire. Or, les espèces naturelles possibles ne sont dans la puissance de la matière qu'à la façon des congrus possibles dans un continu. Le nombre des pas qu'on peut faire pour franchir un chemin <sup>interminé</sup> relativement indéterminé. Mais, on peut dire seulement qu'il en faudra un certain nombre. Et même si l'on connaîtrait parfaitement la longueur des jambes de l'individu, l'inégalité du terrain pourra ~~tendre ses pas inégaux~~ pourra l'obliger à ~~de s'écarter~~ d'une manière inattendue. Or, les composés naturels, ~~constituent un terrain~~ ~~essentially~~ ~~intégrale~~ de par la marge d'indétermination propre à leur essence, constituent pour la vie qui les parcourt, une voie d'une inégalité imprévisible dans ~~ses~~ ses détails. ~~Et ces~~ Et, en l'occurrence, ces détails touchent l'essence, puisque la potentialité pure de la matière exige qu'entre deux formes données quel congrus il en aient une infinité d'autres possibles. Une fois le chemin franchi, on peut nettement dénombrer les pas qui ont été faits. Mais, on le voit, ce dénombrement se fait après, et il n'est ~~nécessaire~~ nécessaire qu'à posteriori.

Dès que la science expérimentale rattrape les ~~espèces~~ nouvelles espèces surgies, et qu'elle les classifie d'après leur degré d'organisation, il peut bien que ces gradations plus ou moins profondes ~~représentent~~ reflètent des gradations essentielles d'ordre biologique. Et si ces espèces ne diffèrent ~~pas~~ à la manière des espèces limites - végétale, répétitive, animale, rationnelle - qui sont absolument opposées, il peut cependant y voir une gradation d'ordre ~~essentielle~~, gradation qui ne peut être repérée qu'à posteriori.

Nous disions que la biosphère se hausse de plus en plus au-dessus du temps. Et ce n'est ~~pas seulement~~ <sup>pas seulement</sup> une métaphore. Si les espèces végétales sont hiérarchisées selon ~~l'ordre~~ leur rapprochement des espèces animales, et celles-ci à leur tour ~~selon l'ordre~~ <sup>selon</sup> ~~leur rapprochement~~ de l'homme, il faut dire que la puissance vitale dont le cosmos est animé ~~est l'origine~~ du dehors de l'origine, éduite de la puissance de la matière des ~~essences~~ composés dont la forme émerge de plus en plus sur la matière, des essences de plus en plus unes, c'est-à-dire de plus en plus simples. ( ) Or, puisque l'existence est proportionnelle à l'essence — quantum unicum inest de forma, tantum inest ei de virtute essendi — la durée des êtres cosmiques est aussi de plus en plus simple, de moins en moins temporelle. Ils sont spécifiquement hiérarchisés dans leur durée aussi bien que dans leur essence. L'animal est moins temporel que la plante. Cette perspective ontologique paraît sans doute étrange, puisqu'au point de vue expérimental nous nous servons d'une même horloge pour mesurer ~~la durée~~ <sup>une et l'autre</sup>.

Mais précisément, ces deux perspectives sont profondément différentes. Le temps physique, que l'on définit par la description de son procédé de mesure, enlace tous les êtres cosmiques par ce qu'ils ont d'homogène entre eux au point de vue durée. Cette commune mesure est basée sur le genre commun de corporéité dans lequel conviennent tous les êtres naturels — le temps physique ~~est~~ n'atteint que ~~dans~~ leur bas-fond, et encore n'y touche-t-il que du dehors. L'homogénéité est fondement de toute mesure quantitative, et ce genre physique (par opposition au genre logique) explique suffisamment ~~l'unité~~ l'unité spécifique du temps expérimental. ( ) En philosophie, au contraire, nous devons tenir compte de cette hétérogénéité forcée qui constitue chaque espèce dans une durée propre et spécifique qui, en tant qu'hétérogène, échappe aux prises de la métrologie calquée sur l'hétérogénéité homogène.

Au point de vue expérimental, c'est la durée inférieure qui sert de mesure. La science expérimentale ~~commence~~ débouche ~~de là~~ là où tous les êtres naturels se touchent et se confondent. Ce n'est pas la balance qui nous dit si l'objet qui enregistre 150 livres est une pierre ou un homme. Au point de vue poids, il n'y a aucune différence entre 150 livres d'homme et 150 livres de brique. La biologie expérimentale ne commence qu'au moment où l'on rencontre des lois irréductibles à la physique. ( ) Tout ramener à des phénomènes plus simples dans la mesure du possible, est un principe fondamental de la méthodologie du savoir expérimental. (Et encore faut-il entendre le terme "simple" dans son sens expérimental. A ce point de vue une pierre est plus simple qu'une cellule, et le va-et-vient d'un piston ou la course d'une auto sont plus simples que le bond d'une panthère qui se jette sur sa proie.) Si maintenant le temps physique touchait les êtres dans leur fond ontologique et spécifique, si ce temps épuisait le réel, ne fut-ce qu'au point de vue durée, les différents degrés d'être ne seraient que des épiphénomènes de complexité matérielle choissante! Il ne suffit pas de dire que ce temps n'atteint les choses que du dehors: les choses sont plus que du dehors.

Toute science s'efforce d'ailleurs de ramener le complexe au simple, mais en philosophie le terme "simple" prend un sens tout opposé à celui de la science expérimentale. L'homme, l'être au point de vue expérimental le plus complexe, est le plus simple en philosophie de la nature. Le bond d'une panthère est plus simple que le mouvement d'un être, d'un atome, est plus complexe que la pensée. En d'autres termes, la simplicité ontologique est inversement proportionnelle à la complexité expérimentale.

Il est entendu que les <sup>différentes</sup> durées des êtres naturels sont toutes temporelles, au sens ontologique, c'est-à-dire successives et continues. Mais les êtres le sont moins que les autres. Et lorsque nous considérons cette hiérarchie de durées dans le sens de leur limite inférieure où elles deviennent expérimentalement mesurables, ces temps inclinent à se confondre et s'évanouissent de plus en plus en temps physique, au point de rayer toute distinction entre les "êtres". Si le principe de la conservation ~~est~~ de l'énergie est vrai — et sans doute, quelque chose se conserve ~~même~~ si ce n'est l'énergie —, et que la masse de l'univers est constante, le temps physique est à ce point de vue absolument un, et dans cette perspective qui fait abstraction des conques ontologiques, les ~~diff~~ divers temps ~~des êtres~~ physiques propres des êtres — la vie d'une chat par exemple — ne sont que des condensations locales et passagères

d'un même temps qui remonte à l'origine. Mais, si nous envisageons ce même temps ~~du~~ point de vue de ces condensations locales mouées grâce à une transformation d'énergie qui lui donne son allure progressive, ce sont ces centres qui mordent sur lui et le consomment. La dégradation de l'énergie fait grossir le temps physique, c'est elle qui lui donne naissance. Sous ce rapport, la vie, en dispersant le monde physique, ~~fait du temps~~ dont la désintégration n'est qu'un revers de l'organisation propre de la vie, fait du temps.

La quantité du temps est une forme d'existence relachée. Le monde inorganique est le plus ancien. ~~son système est de toute la plus ancienne~~ <sup>sa</sup> durée tout en étant la plus longue, et ~~en fait de vie~~ ontologiquement la plus ~~jeune~~, la moins simple. Néanmoins, durée simple ne peut pas dire durée moindre — au contraire. Un être vivant qui n'est qu'un instant a une durée plus ~~longue~~ <sup>riche</sup> que les autres, tout en étant infiniment plus courte. Il n'a pas besoin d'être différent.

de même et ce jusqu'à nous comissions  
la grande d'un choc.

de même tend à unir le diffus.

de danger augmenté

A mesure qu'on s'élève dans l'atmosphère  
d'une tour<sup>te</sup>.

des gâtes - il  
américain, très  
durables, très  
de la matière, mais  
avec immensité  
tous vident, sans  
grosses et min.  
ces choses ne  
peuvent mourir  
Depuis elles n'ont  
jamais vécu.

Du temps simple au point de vue expérimental. Mais  
si nous entendons le terme au sens ontologique, durée  
simple ne veut pas dire durée moindre - au  
contraire. La quantité du temps est signe d'une  
existence relâchée. Le monde inorganique est le  
plus ancien. Tout en étant quantitativement la plus  
longue sa durée est ontologiquement la plus pauvre.  
Considéré en lui-même, il met du temps à exister,  
et peu s'y fait : il perd du temps. Cette durée est  
diffuse parce qu'elle a peu de consistance. La diffusion  
homogène est condition de mesurabilité quantitative.  
Un être vivant qui n'existerait qu'un instant,  
aurait en une durée infiniment plus riche que  
celle des astres, tout en étant infiniment plus  
courte. Sa durée est plus proche de l'éternité Equi  
embrasse dans un instant immobile absolument  
simple le passé, le présent, et le futur, et infiniment  
plus ≡ que le vieillissant monde inorganique.  
C'est encore la notion de temps physique, pari  
première dans l'ordre expérimental, qui nous fait  
croire que la quantité est une propriété essentielle  
de la durée.

A considérer les choses ontologiquement  
selon l'ordre de nature, c'est la durée plus simple  
qui mesure la plus complexe. La durée des  
plantes mesurée par celle de l'animal mesure  
le monde inorganique, le tout étant vu par  
l'homme. Mais dans l'ordre du temps homogène  
et quantitativement mesuré, où l'imparfait précède  
le plus parfait, les durées plus simples viennent  
après les plus diffuses. Dans cette perspective de  
progression, le monde tend à réduire la  
mesurabilité quantitative de la durée des êtres,  
non ~~en la~~ pas en la raccourcissant, mais  
en l'intensifiant. Cette concentration se peut  
faire au dépens de la quantité, non pas qu'  
entraîne de soi durée plus courte. Car l'  
évolution pouvait se faire d'un bond  
d'un coup un être st.  
la durée serait st.  
B.C.M. 1949

Du temps simple au point de vue expérimental. Mais si nous entendons le terme au sens ontologique, durée simple ne veut pas dire durée moindre - au contraire. La quantité du temps est signe d'une existence relâchée. Le monde inorganique est le plus ancien. Tout en étant quantitativement la plus longue sa durée est ontologiquement la plus pauvre. Considéré en lui-même, il met du temps à exister, et peu s'y fait : il perd du temps. Cette durée est diffuse parce qu'elle a peu de consistance. La diffusion homogène est condition de mesurabilité quantitative. Un être vivant qui n'existerait qu'un instant, aurait eu une durée infiniment plus riche que celle des astres, tout en étant infiniment plus courte. Sa durée est plus proche de l'éternité E qui embrasse dans un instant immobile absolument simple le passé, le présent, et le futur, et infiniment plus ≡ que le vieillissant monde inorganique. C'est encore la notion de temps physique, ~~qui nous fait~~ première dans l'ordre expérimental, qui nous fait croire que la quantité est une propriété essentielle de la durée.

les grandeurs  
ontologiques, les  
mesures physiques  
à la matière, les  
mesures immatérielles  
des vivants, sans  
problèmes et sans  
les choses ne  
sont mesurées  
par elles-mêmes  
parmi elles.

A considérer les choses ontologiquement selon l'ordre de nature, c'est la durée plus simple qui mesure la plus complexe. La durée des plantes mesurée par celle de l'animal mesure le monde inorganique, le tout étant vu par l'homme. Mais dans l'ordre du temps homogène et quantitativement mesuré, où l'imparfait précède le plus parfait, les durées plus simples viennent après les plus diffuses. Dans cette perspective de progression, le monde tend à réduire la mesurabilité quantitative de la durée des êtres, non pas en la raccourcissant, mais en l'intensifiant. Cette concentration se peut faire au dépens de la quantité, non pas qu'elle entraîne de soi durée plus courte. Car si cette évolution pouvait se faire d'un bond, elle réaliserait d'un coup un être cosmique immortel, dont la durée serait à la fois quantitativement infinie,



l'incorporel et  
l'esprituel  
les seuls antériorité  
à se prolonger  
indéfiniment.

et ontologiquement simple. ( ) Et tel être et sans doute  
la fin de la nature entière. Mais la nature n'est  
pas disposée à recevoir une forme spirituelle dès l'origine.  
Le monde rejoint cette fin en projetant toute une  
hiérarchie de composés intermédiaires dont la durée  
~~est limitée~~ dans lesquels il n'a pas  
réussi encore à établir une équivalence entre de  
la quantité et d'immensité de durée. Les espèces  
naturelles doivent être considérées comme des  
tentatives de plus en plus audacieuses de se  
détacher de la dispersion du temps, et de la pour le  
dominer du dehors, au lieu d'être emportées  
par lui. Cette ascendance se fait en sacrifiant  
du temps au point de vue quantité, comme  
un homme qui sacrifie sa vie dans un acte  
héroïque qui le rend digne d'immortalité.

Le besoin de créer du supra-temporel, et la  
peur de l'oubli, sont si profondément enracinés  
dans la nature, que mêmes les sociétés les plus  
matérialistes font des efforts désespérés pour  
conserver la mémoire de leurs héros — efforts  
qui en l'occurrence, prennent des proportions matérielles.  
Elles, qui incinèrent les cadavres (et cette pratique  
fut originellement inspirée par la crainte), taillent  
les rochers dans le roc le plus impérissable; et  
elles qui démolissent les temples, fatalement les  
remplacent par des Kremlin. Terrible ironie de  
la part de ceux qui croient que tout se meurt,  
~~et qui tentent de vaincre la vie par la mort.~~  
Ceux qui, se refusant à la vie, sont déjà  
condamnés à contrefaire la vie avec la mort — ~~par la mort~~  
~~par la mort~~ de l'enfer où on se lève tout en sachant  
qu'on se lève, des gigantesques pyramides des  
Égyptiens racontent au fond d'eux les proportions de  
leur indigence spirituelle. Ces énormes masses  
de matière solidement empilées qui ~~devaient~~ <sup>devaient</sup> étayer  
et protéger l'esprit, traduisant les dimensions  
de leur doute.

Les hommes de la mort

# Technique

Alors qu'on joint de une physique le  
mouvement et local et dispersé, et abandon  
total, il se ~~s'agit de une biologie~~  
en biologie une rapprochement et une  
entrée en soi-même

L'homme est un "microcosme"

le perfectionnement

peu... dans la ligne ontologique  
il contient en soi tous les degrés  
d'être de la nature, mais ~~avant~~  
~~avant peu~~ surtout parce que  
dans la ligne intellectuelle  
~~peut être toute chose~~ il est  
présence de toutes choses.

La fin ~~ultime~~ de ces rapprochements  
ce n'est pas la commande et le transport  
de hasicots: ~~avant~~ c'est en dernière instance



Dans les paragraphes précédents nous avons appuyé  
~~l'analyse~~ ~~sur~~ ~~le~~ ~~caractère~~ ~~fonctionnel~~  
 et première des natures infrahumaines parce que  
 cet aspect très fondamental nous paraît trop souvent  
 laissé dans l'ombre. Nous disions que les natures  
 sont ouvertes les unes sur les autres et qu'elles  
 sont tout élan. Ce côté du problème pourrait nous  
 faire croire que toute leur fonction se réduit à  
 une pure canalisation de l'énergie spirituelle dont  
 le cosmos est imprégné.

Cette idée est bien trop simpliste. Nous aurions oublié  
 que la nature est essentiellement principe intrinsèque  
 de mouvement, et que ce qui en procède provient du  
 dedans, que son mouvement est une communication  
 par débordement, que les choses ne se répandent au  
 dehors qu'après être choses.

Il est vrai que la nature inorganique, considérée  
 en elle-même, n'a en elle qu'un principe passif  
 de mouvement, et qu'elle-même ne peut <sup>actuellement</sup>  
 donner. Mais cette manière d'isoler la nature  
 inorganique est factice, dénaturante. La nature  
 n'est pas que matière. Même l'inorganique est  
 forme et matière. Mais cette forme n'est pas âme.  
 Elle ne peut lui donner un principe actif de  
 mouvement. C'est cette carence essentielle même  
 qui ouvre le monde inorganique, en tant que  
monde inorganique, sur l'univers spirituel  
 sans l'influx naturel duquel il serait contradictoire.  
 Ce besoin essentiel ~~aura~~ fait appel au monde  
 spirituel pour la constitution même de la nature <sup>active</sup>  
 il est antérieur à l'activité même de la nature.  
 Mais lorsqu'on tient compte du motif de cette  
 exigence — motif inscrit dans l'inorganique par  
 son ordination à la vie qui est la raison d'être —  
 déjà le monde inorganique mendie pour donner —  
 il donne par son désir. Et par cela même  
 il accomplit cette générosité, ~~la~~ ~~générosité~~ ~~qu'est~~  
~~de~~ ~~la~~ ~~nature~~ ~~de~~ ~~non-vivant~~ ~~ne~~

ne meut qu'en tant que mû, mais il touche à la vie  
par ses deux extrémités comme un pinceau au travers *d'un*  
filtre la pensée de l'artiste.

*que se faire  
donner*

Ce que reçoit le non-vivant est plus puissant que  
lui, et le dilate jusqu'à l'éruption de la vie. Alors  
que l'inorganique ne peut donner que ce qu'il reçoit,  
et que par là il est comme un signe d'égalité dans  
une équation, la plante, au contraire, et déjà un soi  
qui s'affirme, qui assimile le dehors pour elle-même  
et se protège, et tend à une certaine indépendance:  
mais ce qu'il y a de plus profond dans la plante  
c'est qu'elle peut se donner, se communiquer au dehors  
dans la génération. Elle s'assimile l'inorganique,  
et grossie elle se répand au dehors dans la génération  
de semblables. Elle restitue au monde plus qu'elle  
n'en a reçu. Il y a ici déjà don de soi-même, c'est  
à dire "vie".

Lorsque nous regardons la plante dans la perspective  
de la fin à atteindre - une intériorité pure - ~~comme~~  
un vase peu profond, sa capacité de contenance la fait  
trop vite déborder. Le fruit de sa maturation se  
détache d'elle.

~~"La vie des plantes, dit S. Thomas, - et n'oublions  
pas que ces paroles furent écrites au XIII<sup>e</sup> siècle -  
la vie des plantes est imparfaite, parce que, bien  
que l'émanation procède chez elle d'un principe  
extrinsèque, cependant, l'être qui en émane, sortant  
peu à peu de l'intérieur, finit par être complètement  
extrinsèque. Lorsque le fruit est complètement  
développé, il se sépare tout à fait de l'arbre, et,  
tombant à terre, il produit une autre plante par la  
vertu inhérente à la semence. Si l'on y fait bien  
attention, on voit que même le premier principe  
de cette émanation se tire du dehors; car l'arbre  
puise dans la terre, par ses racines, cette sève  
intrinsèque, dont la plante se nourrit."~~

*Ch. Scg. vol. III p. 395-7*

dès le commencement, ~~xxxxxxxxxxxx~~ et vers laquelle  
tout son désir était tendu.

Dans les plantes il y a déjà communication de nature, mais cette communication se fait dans une obscurité totale. Elles vivent dans la nuit de l'inconscience. Cette communication par voie de génération ne peut être fin: dans l'ordre créé la génération est essentiellement provisoire: car elle tend vers l'indéfini: ce n'est qu'en Dieu que la génération est éternelle. Partant les êtres naturels ne peuvent poursuivre la perpétuité dans la multiplication. Il faut que celle-ci se termine "ad certum terminum". Il faut que la multiplication des individus ~~xxxxxxxxxxxx~~ essentiellement corruptibles des espèces naturelles soient au fond une tendance vers la détermination. Or comment la multiplication peut-elle réaliser la détermination? Dans quelle perspective la multiplication matérielle implique-t-elle croissance de détermination? Dans la perspective de la loi des grands nombres. Or voici un exemple de la façon dont la loi des grands nombres introduit de la détermination. Lorsque je ~~xxxxxxxxxxxx~~ jette un dé une dizaine de fois, je ne puis aucunement prédire combien de fois apparaîtra la face quatre, p.ex. Elle pourrait très bien ne pas se présenter du tout. Mais à mesure que j'augmente le nombre de coups, ma prédiction devient plus probable. Si le jette, disons 6 milles fois, je puis prédire avec une probabilité extrême, qu'elle se présentera environ 1000 fois. Et plus le nombre de coups est grand, plus cette prédiction est sûre.





18 [34]

ne ment qu'en tant que ~~con~~, mais il touche  
à la vie par ses deux bords comme un morceau  
au travers duquel filtre la pensée de l'artiste.

Ce que reçoit le non-vivant et plus puissant  
que lui et ~~le~~ le dilate jusqu'à l'éruption  
de la vie. Alors qu'il ne peut donner que ce qu'il  
reçoit, et ~~qu'il ne peut~~ comme un signe  
d'égalité dans une érection, la plante, au contraire,  
est déjà un soi qui s'affirme et qui donne de sa  
propre substance. Elle assimile l'inorganique, et  
grossie, elle se répand au dehors dans la génération  
de semblables. Elle est au monde plus qu'elle n'en  
a reçu. Mais comme un vase peu profond, sa  
capacité de contenance la fait trop vite déborder.  
Le fruit de sa maturation ~~se détache d'elle~~  
~~se détache~~ se détache d'elle. " [Conte les Jastik, vol III, p 395]

Regardée dans la perspective de l'évolution,  
la plante, formée sur elle-même dans la nutrition  
et la maturation, est un instrument d'autant  
plus efficace au service de l'agent spirituel ~~pour~~  
la ~~conformation~~ de l'essence animale. Des natures  
sont instruments plus parfaits à mesure qu'elles  
~~sont~~ ont plus d'immanence, à mesure qu'elles  
ont une vie propre, à mesure qu'elles sont plus  
nature. Elles ne peuvent s'ouvrir que dans la  
mesure où elles sont fermées sur elles-mêmes.

Cela revient à dire que les natures sont  
des instruments d'autant plus efficaces qu'elles  
s'éloignent de la raison d'instrument. D'instrument  
~~et par définition utile, il sert à autre chose~~  
~~sert~~ par définition à autre chose, il est un bien  
utile. Or, par rapport à l'animal, la plante  
est un plus grand bien utile que l'inorganique.  
Et sous ce rapport il est plus <sup>instrument</sup> ~~utile~~. Mais, d'autre  
part, plus un bien est grand, plus il est fin moins  
il est moyen, plus il est fin, plus il est bien.

désintéressé — bien honnête. Or, la plante est un bien plus grand que l'inorganique. Parce qu'elle est bien plus honnête, elle est aussi plus utile. Et précisément, le bien désintéressé n'est pas opposé au bien utile par carence d'utilité, mais par abondance: il est plus qu'utile. Plus un être est parfait, moins il n'est qu'utile. Plus une cause instrumentale est parfaite, plus elle s'assimile à la cause principale. La causalité créatrice est même trop parfaite pour se servir d'une cause instrumentale. Rien ne peut être instrumental, il ne peut être utile au sens propre, et même il est générosité pure. Ce qu'il donne vient absolument de lui-même. — Et c'est ainsi qu'il faut entendre le paradoxe: les êtres naturels sont plus utiles à mesure qu'ils sont plus inutiles.

La série des espèces naturelles touche au spirituel par ses deux extrémités. Mais, comme le vivant donne de plus en plus de soi-même, plus il s'ouvre par une extrémité, est fermé par une extrémité, devenant ainsi de moins en moins instrumental au sens propre, plus il se ouvre et fait face au monde spirituel par son autre extrémité.

### C. ~~Sur point de vue spontanéité.~~

~~Les êtres naturels tendent à se libérer et à se libérer des limites étroites de la nature. La nature imprime au courant des choses une direction déterminée. Mais à mesure que les êtres naturels sont plus parfaits, elles se libèrent de cette détermination étroite. Nous trouvons un signe de cette libération dans le jeu des animaux supérieurs. Les animaux inférieurs sont économes et pragmatiques. Rien n'égal le sérieux des fourmis et des abeilles: ces animaux ne font rien d'inutile et de désintéressé. Ils se connaissent par le bien. Ils connaissent le repos, mais ils ne connaissent pas le loisir. Mais les animaux~~

supérieurs, tels les singes, jouent: ils ont de l'énergie à dépenser gratuitement. Sans doute le jeu des ces animaux n'est pas encore vraiment désintéressé, mais il tend vers le désintéressement. Et c'est probablement en jouant, que ces animaux supérieurs ont amené la disposition nécessaire de l'intelligence: dont la vîe propre, la spéculation, sera avant tout un jeu: un jeu dans et avec les principes de l'être et de la pensée.

Même les brutes des animaux manifestent une tendance vers la libération de la nature: tendance que est surtout évidente dans la formation des mains, qui rendent possible la pratique de l'art. St. Thomas a un passage magnifique sur les mains dans la prima pars § 76, a 5, ad 4.

qui est tellement riche qu'elle ne se suffit plus.  
L'art répond d'abord à des besoins de la nature de l'homme. Il est obligé de se fabriquer des instruments pour se protéger et pour se procurer les moyens de vivre. Ce sont d'abord les arts utiles. Les arts utiles sont destinés à le libérer des entraves de son milieu. Les arts utiles sont à leur tour fonction des arts désintéressés: des beaux arts. On peut même dire que les arts utiles tendent naturellement vers les beaux arts: ce que l'on peut voir dans les automobiles ou dans les avions, qui sont à la fin mécaniques, qui, par le fait même qu'ils sont mécaniquement plus parfaits et adaptés au milieu, sont aussi plus jolis que les véhicules d'il y a 40 ans.

~~Mais dans les beaux arts,~~  
~~Dans les beaux arts, l'homme se libère de la~~ ~~détermination étendue de la nature~~ ~~et désormais~~  
~~il produit des œuvres de l'esprit: l'esprit lui-même~~  
~~commence à produire des œuvres, imitant ainsi~~  
~~l'illumination angélique, et plus profondément~~  
~~encore, la génération du Verbe dans la Sainte Trinité.~~

## Au point de vue spontanéité

Ceci peut paraître paradoxale mais dans la perspective de l'évolution, la Nature tend à se dégrader en tant que nature.

Une nature est riche dans la mesure où elle est déterminée ad unum. Cette détermination est soumise d'une indétermination par perfection.

Explic. de cette idée. Exot. par perf. & par impref.

La nature est dét. Mais la liberté est indét.  
Et la liberté engendrée des déterminations dont la nature n'est pas capable. Notamment dans l'art.  
(cf. Pest Anal. I, 1.)...

Plaçons nous au point de vue restreint qui nous occupera cet après-midi.

Nous disions hier que les espèces biologiques ne sont pas philosophiquement définissables. C'est là un fait. Mais il y a à cela une raison objective, la philosophie de la nature, prise en tant que science, ne peut atteindre que le nécessaire dans la nature. Il est nécessaire que l'évolution se termine dans l'homme. Mais les voies qui mènent vers lui ne peuvent être absolument déterminées. Si ces voies étaient déterminées d'avance, l'homme aussi pourrait exister dès le commencement, l'organisation de la matière ne serait pas répartie dans le temps. Cela veut-il dire, que les voies conduisant vers lui ne sont que probables, et que dès lors il n'est pas absolument impossible que la nature n'arrive jamais à son terme, et qu'elle pourrait se perdre en cours de route? Il est impossible que l'évolution n'aboutisse pas à l'homme. Car la matière est essentiellement ordonnée <sup>à</sup> ~~vers~~ la forme humaine: et cette ordination n'est autre chose que la matière même. En d'autres termes, si la matière n'arrivait pas à ce terme, elle serait d'avance contradictoire. C'est la matière, essentiellement ordonnée à l'homme qui est en même temps cause de la probabilité. C'est à dire que la matière ne peut atteindre à son terme nécessaire que par des voies ~~probables~~ relativement indéterminées.

Il est donc permis de dire que l'échelle des vivants cosmiques est parcourue par une tendance vers la liberté réalisée dans l'homme. Il existe entre le degré de perfection des vivants, c'est à dire leur degré d'organisation, et le degré de spontanéité, une relation constante. Dans les vivants la spontanéité émane du sujet, elle résulte d'une intégration intérieure : la spontanéité est la mesure du degré d'intériorité.

#### 9. La vie et le temps.

L'univers, en s'éparpillant, grossit au point de vue espace, et se diffuse au point de vue temps. Le temps est séparateur, diviseur, il éloigne les choses d'elles-mêmes, il morcelle et disperse. Le temps physique est un signe d'appauvrissement et de vieillissement de l'univers. Il est centrifuge.

Au contraire, le monde biologique manifeste une concentration toujours croissante. Son mouvement est centripète, aboutissant à un état de haute organisation et d'immanence. La vie chemine à rebours de la dispersion du temps : elle est une espèce de triomphe sur l'éparpillement du temps physique. C'est dans la conscience des animaux et des hommes que nous en trouvons le signe manifeste, et plus spécialement dans la mémoire condition de conscience. Le connaissant s'élève, en concentrant le passé et le présent, au dessus du temps.

S'il est permis de faire ici une réflexion métaphysique : Une conscience absolument pure n'est possible

que dans un éternel présent qui s'étend simultanément sur le passé, le présent et le futur. Dans l'éternité il n'est pas besoin de mémoire.

Tout en ne la touchant que du dehors, c'est l'homme, vivant sur terre, qui conçoit cette éternité.

#### 10. Biologie et science exacte.

La biologie expérimentale est une science exacte. Mais nul doute qu'elle ne peut atteindre à la rigueur de la physique expérimentale. La *science* expérimentale est essentiellement métrique. Elle ne sait définir les propriétés que par la description de leur procédé de mesure. Aucune loi expérimentale — relation algébrique entre des nombres-mesures — n'est absolument rigoureuse. Cependant, dans l'ensemble, les lois strictement physiques sont plus rigoureuses que les lois biologiques.

Nulle raison de s'en étonner. Nous venons de dire qu'il y a dans les êtres vivants une spontanéité toujours croissante qui dans l'homme aboutit à une véritable liberté. Dès lors on peut dire que plus un être vivant est parfait, plus il échappe à la rigueur métrique. Plus il est concentré au dessus de l'espace-temps, plus il échappe aux prises de la science expérimentale.

En philosophie, c'est le contraire qui est vrai. Plus nous éloignons de l'homme pour descendre l'échelle des vivants, plus leur vie devient obscure. Ainsi, la vie des plantes est plus obscure pour nous